

veut se convertir et prendre le voile. Le suspense et l'émotion sont à chaque page. Les larmes aussi.

Le seul livre disponible pour les jeunes (et moins jeunes) Français est *Une Ile rue des oiseaux*. Ce récit palpitant d'Alex, 11 ans, qui se cache des nazis pendant leur occupation de Varsovie dans un bâtiment en ruine, est un classique. Alex est soutenu dans sa solitude et dans son combat pour survivre par l'espoir que son père revienne. C'est un petit Robinson Crusoe qui obtient toute notre admiration. Je suis sûre que les gens vont se ruer sur le livre dès la sortie du film (tourné au Danemark). Et peut-être d'autres éditeurs astucieux se rueraient sur

les trente et quelques livres d'Uri Orlev qui ne sont pas encore traduits en français.

Ces quatre livres ne représentent qu'une petite portion de l'œuvre d'Orlev qui, tous, fêtent l'esprit indomptable de l'enfance contre toutes les menaces du monde environnant. Si je n'ai parlé ici que des livres traitant de l'holocauste, c'est parce qu'en tant que juive et en tant qu'être humain, je suis tellement reconnaissante à Uri Orlev, d'avoir si majestueusement dépeint ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu dans cette heure noire de l'histoire. Il est une espèce en voie de disparition.

Susie Morgenstern

Merci Andersen, ou comment Uri Orlev parle de lui-même et de ses livres

Depuis mon plus jeune âge, j'ai beaucoup lu. Chaque fois que j'allais à la bibliothèque il y avait deux choses que je voulais savoir : le livre avait-il des illustrations ou est-ce qu'il faisait peur ? Si les réponses étaient oui, j'empruntais le livre. Plus je lisais, plus je devenais jaloux : pourquoi des choses si intéressantes arrivaient-elles aux héros des livres, tandis que tout ce qui m'arrivait à moi était d'être forcé à manger, de faire la sieste et d'aller à l'école tous les jours ? L'école était ce que je détestais le plus. Et alors la guerre éclata. Mon père partit dans un uniforme d'officier et je me sentis très fier. Il n'y avait plus d'école. La cuisinière et la gouvernante disparurent, il n'y avait plus que ma mère. C'était elle qui devait maintenant nous nourrir, nous habiller, nous laver, nous lire des livres et nous raconter des histoires le soir.

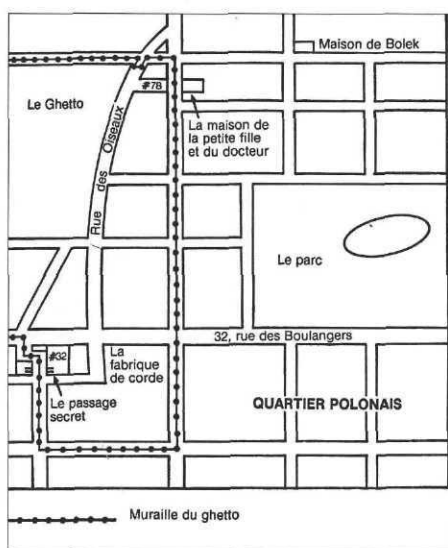
Après un mois de bombardements allemands, ma famille dut fuir un bâtiment en flammes. Nous courions dans la rue, ma mère nous tenant par la main, mon frère et moi. Le feu pulvérisa les fenêtres alentour, les charpentes s'effondraient sous la chaleur, les murs s'écroulaient, une femme sauta en hurlant du dernier étage. C'est alors que je réalisai qu'il m'arrivait quelque chose à moi aussi. J'étais devenu moi-même le héros d'une aventure. Bien sûr, il y a eu beaucoup de choses douloureuses et effrayantes dans mon enfance, mais d'autres étaient étonnantes et intéressantes, le genre de choses qu'on ne peut expérimenter qu'en temps de guerre : par exemple un canon abandonné que mes amis et moi fîmes exploser accidentellement en enfonçant un obus dans le fût ; ou bien un cheval mort qui ouvrait la gueule et riait de nous. Mais, plus que tout,

il y a le souvenir de ma mère qui nous entourait de son amour dans les situations les plus éprouvantes et s'occupait de nous avec une grande patience - avec des fessées aussi parfois. Quand toute notre famille, amis et voisins eurent disparu, je commençai à me dire que tout - la guerre, le ghetto, les Allemands, les Juifs - rien de cela n'avait vraiment existé. J'étais le fils d'un empereur de Chine, et mon père avait ordonné de placer mon lit sur une large estrade entourée de vingt sages mandarins. (On les appelait ainsi parce que chacun avait une mandarine sur le haut de son chapeau). Mon père leur avait ordonné de me faire dormir et de me faire rêver ce que je rêvais, pour que, lorsque je deviendrais roi moi-même un jour, je sache combien terribles étaient les guerres, et n'en déclenche jamais aucune. Peut-être est-ce le moment de rappeler l'attitude courageuse, pendant l'occupation allemande, du roi du Danemark, Christian X, le grand-père de sa Majesté Margaret II qui patronne ce prix Hans Christian Andersen. Tous ceux qui connaissent l'Histoire, savent comment le roi, suivi par le peuple danois, a agi pour aider les Juifs du pays à rejoindre la Suède à la faveur de l'obscurité, avec l'aide des pêcheurs danois et d'autres sauveteurs courageux.

La liste des personnes à qui mon frère et moi devons la vie est longue. D'abord ma mère, Sophia Zelda Rozencwaig Orlowska, une petite femme délicate, élevée dans la confiance en l'humanisme européen, qui était incapable d'admettre l'horrible destin qui s'abattait sur son univers.

Un jour je m'en souviens, nous parlions des cadavres que je voyais dans les rues du ghetto de Varsovie chaque matin en allant prendre mes leçons. Comme d'habitude ma mère parlait du caractère sacré de la vie humaine et essayait de m'expliquer combien chaque mort, n'importe quelle mort, était tragique.

« Même celle de Rubinstein, le fou ? », demandai-je.



Plan du ghetto in Une Ile rue des oiseaux, Stock

« Bien sûr », dit ma mère, « chaque être humain est tout un univers. Même Rubinstein le fou ».

« Même Hitler ? »

Ma mère me regarda longuement, puis se détourna pour laver la vaisselle.

Ma tante Stefa, la sœur de mon père, avait promis qu'elle nous protégerait si quelque chose arrivait à ma mère, et elle tint sa parole, parfois en risquant sa propre vie.

Parmi toutes les autres personnes qui nous aidèrent à survivre, quand leur chemin croisa le nôtre, j'en citerai seulement un - un Polonais de la police secrète, le sergent Zuk, qui vint, un jour de printemps 1943, arrêter les deux enfants juifs, mon frère et moi, qu'un voisin avait dénoncés : nous vivions dans une petite pièce sur le toit d'un immeuble de Varsovie. Mon frère garda le silence et refusa de répondre aux questions du sergent, qui pensa obtenir plus de renseignements du plus jeune. C'est seulement lorsque l'interrogatoire fut terminé et au moment où le sergent partait, que mon frère ouvrit la bouche et demanda :

« Vous ne nous prenez pas ? Mais pourquoi ? N'êtes-vous pas l'un des méchants ? »

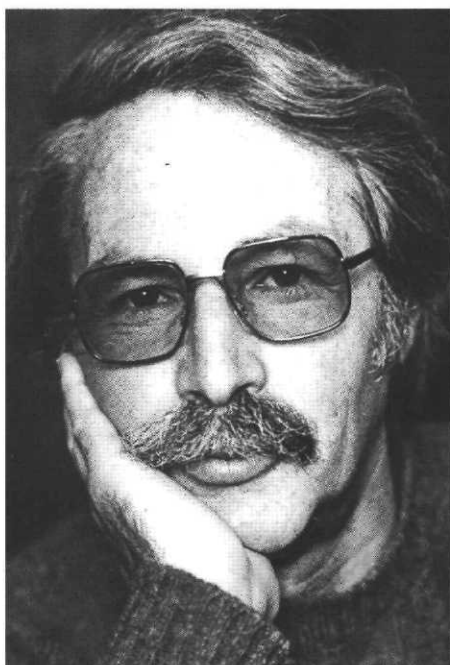
Le policier polonais resta un instant silencieux puis il dit : « Non, je ne vous prends pas. Et je suis l'un des méchants. »

Un journaliste un jour m'a demandé si je me considérais comme un écrivain de l'Holocauste pour les adolescents. Je fus abasourdi. J'ai écrit vingt-quatre livres, pour différents âges, dont seulement quatre concernent directement l'Holocauste, et ces quatre livres n'ont pas été écrits dans le but d'instruire les jeunes sur le sujet. Simplement l'Holocauste a été une partie de mon enfance et, de même que l'enfance des écrivains, des peintres, des musiciens et des cinéastes est fréquemment une source d'inspiration pour eux, de même la mienne l'a été pour moi. Toute ma vie j'ai éprouvé le besoin de raconter des histoires, qui amènent à d'autres histoires et à des relations entre les gens d'âges et de cultures très différents.

J'ai reçu beaucoup de lettres d'enfants qui ont lu mes livres à travers leur propre expérience. Je voudrais citer en particulier celle que j'ai reçue en novembre 1992. Elle venait de Ramon Stewart, un garçon noir de 12 ans, de Columbus, Ohio, aux États-Unis : après avoir lu mon livre *Une Ile rue des oiseaux* il disait :

« Le même genre de choses qu'en Pologne est arrivé ici. Il y en a qui tirent depuis leur voiture et qui tuent les gens devant leurs familles. Un jour où je me promenais, j'ai entendu des coups de feu. Quand je me suis retourné, c'était mon frère qui était au coin de la rue, mort. Ma mère a été très triste pendant très longtemps. Il allait à l'université. Mon père avait travaillé très dur pour payer les études de mon frère. Mon frère me manque beaucoup. »

Un garçon de Zurich m'a posé deux questions. La première m'a souvent été posée : « Aviez-vous peur du noir quand vous étiez petit ? ». J'ai répondu oui. Le premier livre pour enfants que j'ai écrit parlait du noir. Je



Uri Orlev

© Photo. Aliza Auerbach

me rappelle encore comment mon père avait l'habitude de m'envelopper avec la couverture pour que la « chose » que je croyais vivre sous mon lit ne puisse pas m'attraper le pied. À propos de ce livre, j'ai reçu une lettre d'une petite fille de 10 ans, de Jérusalem qui disait :

« Quelquefois quand je m'endors, j'imagine qu'il y a un lion qui se cache sous mon lit, et qu'il attend que je me couche pour manger mon pied. J'espère que je vais continuer à avoir peur de lui jusqu'à ce que je sois vieille. J'adore mourir de peur ! »

Un petit Eran de 9 ans m'a écrit :

« J'ai peur des fantômes. Mais ils détestent la musique, alors, chaque fois que je suis seul à la maison, je prends mon violon et je joue aussi fort que je peux jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. »

Les voisins s'enfuient sans doute aussi !

La deuxième question du garçon de Zurich, aucun autre enfant ne me l'a jamais posée :

« Est-ce qu'écrire à propos de ce qui vous est arrivé dans le passé vous aide à le surmonter ? »

J'ai répondu que je ne sais pas. Ce que je sais vraiment, c'est que pour moi, il n'y a pas une manière adulte de parler, de dire, ou de penser ce qui est arrivé. Je peux m'en souvenir seulement comme si j'étais encore un enfant. C'est comme marcher très doucement sur un lac gelé. Si je faisais un pas trop brusque, la glace se briserait, et je tomberais au travers, sans peut-être être capable de remonter.

Je voudrais remercier Hans Christian Andersen lui-même, non seulement pour ses histoires magiques qui ont enrichi mon enfance,

avec leur sens du mystère et leurs héros auxquels je me suis intensément identifié et qui a ouvert pour moi le monde de l'imagination, mais aussi pour ce prix qui porte son nom. Quand j'étais à Copenhague il y a un an, j'ai demandé à un chauffeur de taxi de me prendre en photo avec la statue d'Andersen. Pendant qu'il prenait la photo, j'ai murmuré quelque chose à propos du prix dans l'oreille de bronze, sous le chapeau haut-de-forme de bronze. J'ai murmuré en hébreu parce qu'un jour j'ai entendu raconter que Hans Christian Andersen, rendant visite à une famille juive dans le ghetto de Rome, et voyant une Bible en hébreu sur la table, l'avait ouverte et lu :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ».

Uri Orlev

Livres de Uri Orlev

Livres pour adultes

The Lead Soldiers, Sifriat Poalim, Tel-Aviv, © 1956.

Till Tomorrow, Am Oved, Tel-Aviv, © 1958.

The Last Summer Vacation, Daga, Tel-Aviv, © 1967.

Livres pour enfants et jeunes

The Big Little Girl, Keter, © 1977 (3-5 ans)

The Good-Luck Pacifier, Am Oved, © 1980 (3-5 ans)

The Lion Shirt, Massada, © 1979 (3-5 ans)

Journey to Age Four, Am Oved, © 1985 (3-5 ans)

Hole in the Head, Keter, © 1979 (4-6 ans)

The Wrong Side of the Bed, Keter, © 1986 (4-6 ans)

Shampoo on Tuesdays, Keter, © 1986 (4-6 ans)

Granny Knits, Massada, © 1980 (5-8 ans) -

Les Enfants de laine, Éditions Pierrot S.A., 1981

Noon Thoughts, Sifriat Poalim, © 1978 (5-8 ans)

Siamina, Am Oved, © 1979 (6-9 ans)

Wings Turn, Massada, © 1981 (6-9 ans)

A Mouthful of Meatball, Keter, © 1995 (6-9 ans)

Mr Mayor, let us sing, Massada, © 1980 (6-9 ans)

The Black Cloud, Massada, © 1979 (6-9 ans)

How Mr Cork Made The Brain Work, Massada, © 1979 (6-9 ans)

The Beast of Darkness, Am Oved, © 1976 (7-10 ans)

It's Hard to be a Lion, Am Oved, © 1979 (9-12 ans)

Big brother, Keter, © 1983 (9-12 ans)

Last of Kin, Keter, © 1996 (9-12 ans)

The Island on Bird Street, © 1981 (10-15 ans), *Une Ile rue des oiseaux*, Stock, Paris, © 1987

The Sandgame, Elefant press, Berlin, © 1995 (10-15 ans)

The Dragon's Crow, Keter, © 1986 (12-15 ans)

The Man from the Other Side, Keter, © 1988 (12-15 ans)

The Lady With The Hat, Keter, © 1990 (12-15 ans)

Lydia Queen of Palestine, Keter, © 1991 (10-15 ans)

La plupart de ces livres ont été réédités en Israël tous les un ou deux ans.

Langues de traduction : anglais, américain, hollandais, allemand, polonais, arabe, suisse, espagnol (Mexique et Espagne), italien, français, danois, japonais.